

Illustration de la couverture jean claude slyper

jean claude slyper

L'Hôtel Ariane et ses dépendances

Personnages d'une histoire
complexe

Collaboration éditoriale

Myriam Rambach/Documentaire et déployé

<https://documendep.blogspot.com/2015/04/suite.html>

Du même auteur

2013 *Gibert et autres récits de Bichel de ville*

Chez Chloé des Lys

2018 *Jean Sourdeuil déraillé*

2020 *La Transformation de Jean Serge Paulin*

2022 *Nouvelles du transport*

Chez Bookelis et en version numérique Kindle,
Apple, FNAC

« Le blocage sur le masculin singulier de formes qui jusqu'alors variaient en genre et en nombre est une autre réforme qui va dans le sens d'un affaiblissement du féminin, mais par une autre route. C'est le cas du pronom personnel attribut *la*. Alors que les hommes disaient « Fidèle, je le suis » et les femmes « Fidèle, je la suis », voire tous ensemble « Fidèles, nous les sommes », des grammairiens se mettent à tiquer. Les femmes devraient dire *le*, parce que ce pronom « ne se rapporte pas à la personne, [...] mais il se rapporte à la chose », explique Vaugelas – plus ferme ici que sur la question des accords. Cependant « c'est une faute que font presque toutes les femmes, et de Paris, et de la Cour », se désole-t-il. En réalité, si *la* ne convient pas pour les unes, alors *le* ne convient pas non plus pour les autres, et il faut trouver un autre pronom, un pronom neutre qui puisse servir à tout le monde. Ce n'est pourtant pas ce qui est proposé. Les hommes continueront de s'exprimer comme ils l'ont toujours fait, les femmes continueront... de se voir expliquer qu'elles se trompent.

Il est également proposé de laisser au masculin singulier les formes verbales terminées par *-ant*, qui se déclinaient en latin et variaient encore en français de la Renaissance. Un titre comme *Les divines poesies de Marc Antoine Flaminus, contenant diverses prieres, meditations, hymnes & actions de grâces à Dieu* : mises en françois avec le Latin respondant l'un à l'autre (1568) est considéré comme incorrect à la fin du siècle suivant. Il faudrait écrire : *contenant diverses prières*. Ce que cherchent les réformateurs, c'est à faire sortir de la catégorie des termes variables ceux qui ont un complément : d'un côté *des voisines plaisantes*, de l'autre *des voisines plaisant à mes cousins*. Les connotations sous-jacentes sont claires comme de l'eau de roche : dans le premier cas, le terme peut continuer à *fléchir* comme doit le faire une femme en présence de son maître, parce qu'il est dépendant d'un substantif (ce sera un « adjectif

verbal ») ; dans le second cas, le terme est invité à rester de marbre, puisqu'il a lui-même des dépendants - il est en quelque sorte devenu petit chef (ce sera le « participe présent »). Mais regardons de plus près le titre pris en exemple : si *contenantes* n'est plus correct, *répondant* le demeure, quoique muni d'un complément (*à l'autre*). C'est qu'il avait la chance, lui, de dépendre d'un substantif masculin singulier (le *latin*), et donc d'être, lui aussi, masculin singulier. Ce qu'on ne dira plus : il est devenu *invariable* - en toute simplicité. Le masculin reste donc en piste là où le féminin et les pluriels se voient déboutés, et promu au rang de représentant unique de la variété humaine. »

Eliane Viennot

in *Le langage inclusif : pourquoi, comment.*

Mon père, Albert Kammooppi, un aventurier, se payait des aventures extraconjugales ; ma mère, une femme déterminée, en eut aussi ; notre voisin le docteur se payait des aventures médicinales à base de potions qu'il fabriquait et s'administrait, son collègue le dentiste s'arracha une dent dans une tentative d'aventure dont il paya la douleur longtemps, la coiffeuse de l'autre côté de la rue se faisait des coupes de cheveux improbables, la modéliste du deuxième dessinait les patrons de ses robes à partir de ses formes, l'esprit aventureux de l'armurier au coin de la rue n'allait pas jusqu'à tester ses balles sur lui, mais était-ce vrai, il n'était plus là pour le dire ; eh bien moi, l'écrivain du troisième, j'envoyais les personnalités de mes romans dans des aventures en me glissant dans leur peau, parfois plusieurs.

Mentir ; répondre : tu lis ? oui ; Giselle écoutait la radio, elle me raconta l'histoire d'une couple d'amantes que les sœurs Loïselle, propriétaires de l'hôtel *Ariane*, L'hôtel *Ariane*. . . derrière la porte Saint-Martin. . . rue René-Boulanger. . . Oui, je savais où se nichait l'hôtel et continuai de me taire, avaient cachée pendant l'occupation, coïncidence : j'avais en main le livre « l'Hôtel *Ariane* et ses dépendances » et j'en étais au passage qui racontait la même anecdote, l'histoire ; sans raison, je ne lui dis rien de la coïncidence à la Alfred Hitchcock qui veut que des personnages sans rapport se croisent et font avancer le récit. Je priai pour qu'elle ne m'en demandât pas plus ; je priai pour qu'elle me laissât caresser son ventre gros de six mois ; je priai pour sentir bouger sous mes doigts notre enfant.

J'aurais dû réfléchir avant de ne pas parler, mais je ne l'avais jamais fait, il n'y avait pas de raison que je commençasse cette nuit-là : jamais soumis à une pensée concrète pesée soupesée emballée, qu'en était-il du pour et du contre, jamais pris en considération les aspects positifs ou négatifs d'une décision entraînant une action, une vie en zigzag qui avançait à la

godille ; qui avançait en zigzag dans un mouvement mal contrôlé ; une vie subie à la godille. Une vie pour raconter l'hôtel *Ariane* dont l'histoire se nichait dans les pages du livre que je tenais en main, et dont maintenant je n'osais tourner les pages de peur de ne rien y trouver ou plutôt de tout y trouver ; je n'aurais plus rien à écrire ; rien à écrire. Une vie dont les pages s'ouvraient d'elles-mêmes sans avoir besoin d'humidifier le doigt pour les tourner ; une vie dont je ne supportais pas d'ignorer ce que les lendemains réservaient ; une vie en manque de spontanéité des pensées et des sentiments : rien ne devait déranger l'ordonnement des relations avec les autres, toujours savoir à l'avance ce qui allait arriver, comment et pourquoi ; une impossibilité de profiter de chaque moment en explorant son plus petit recoin. Connaître les hommes et les femmes en redoutant leurs actions et réactions, leurs sentiments à mon égard ; celles et ceux des autres. Difficile de feuilleter le livre, d'une page à l'autre je titubais d'un mot sur l'autre avec la peur de tomber sur le mensonge que j'avais fait ; pour avancer vers la page suivante je saisisais les lettres, m'appuyais sur l'arrondi du a pour monter sur les deux rr d'où j'attrapais le ê, je me balançais et atterrissais sur le dos du t. Lettre après lettre j'allais au bout de la page et la tournais, le mensonge, toujours le mensonge en moi, déjà trop tard pour l'avouer : j'aurais dû passer à confesse plusieurs pages plus tôt, maintenant j'aurais l'air bête de raconter la coïncidence hitchcockienne, Giselle ne comprendrait pas et j'étais trop fatigué pour expliquer le concept. L'écrire peut-être m'y aidera.

Tout avait commencé par la rencontre entre Aïcha et Joséphine à la pépinière Chinchard & fils, entre elles ce fut le coup de foudre. Aïcha habitait en Joséphine, et vice versa, elles avaient attendu de se trouver pour emménager en chacune ce qu'elles étaient. Le travail n'était pas difficile dans la pépinière ; le travail devenait difficile quand elles devaient faire face au harcèlement du patron, un homme peu avenant trapu raide, le

diable plutôt que des fourmis dans le pantalon en tergal, les poils du poitrail débordaient de ses chemises cintrées en nylon de ses t-shirts ras du corps jusqu'à ses grandes mains qui voltigeaient d'une plante à l'autre puis s'abandonnaient sur Joséphine et Aïcha ; il s'enhardissait le plus souvent à caresser leur poitrine, les embrasser dans le cou par surprise : elles le repoussaient, il les engueulait parce qu'elles ne foutaient rien les envoyait voir s'il n'y avait pas à dépoter rempoter entre les rangées de plantes décoratives comestibles de fleurs d'arbres d'arbustes, se permettait de prélever sa commission sur l'argent de leur paie. Les deux amies se serraient les coudes ne se plaignaient pas de l'attitude harcelante de leur patron ; à qui se plaindre ? l'entreprise était familiale. Après leurs journées de travail, Joséphine et Aïcha tentaient d'oublier en faisant l'amour en buvant en fumant quelques joints histoire de se détendre de rêver à autre chose, jusqu'au jour où le patron s'enferma dans une remise avec Joséphine et l'aurait violée si Aïcha n'avait alerté par ses cris et coups de poing sur la porte la vieille et le vieux Chinchard accourus voir la cause du tintamarre ; leur rejeton accusa Joséphine de l'avoir attiré dans un piège dont heureusement elles l'avaient sorti. Joséphine fut renvoyée sur-le-champ malgré ses dénégations ses cris, plus tard ses pleurs devant l'injustice ; Aïcha menaça en vain de porter plainte, elle suivit Joséphine et donna sa démission. Les deux amies finirent la journée dans un bar où elles noyèrent leur colère, mais pas leur ressentiment et l'idée de se venger du tordu malfaisant.

Deux jours plus tard elles attendaient Chinchard fils à la fermeture de la pépinière, l'attirèrent dans la maudite remise où elles lui assénèrent un bon coup de pelle sur le crâne et le laissèrent agonisant dans son sang sur le sol recouvert de sciure de bois, elles lui avaient arraché sa chemise blanche en nylon à petits carreaux verts et baissé ses pantalons en tergal bleu sur les chevilles d'où le diable s'échappa ; sur le sol recouvert de chiures d'insectes s'étaient étalés son sexe et ses testicules inutiles ;

sur le sol imbibé du sang du voleur voleur menteur ayant perdu toute décence s'exhibaient ses nichons poilus et grassouilleux ; avant de laisser la pourriture retourner à la pourriture elles lui assénèrent chacune un coup de pied dans ses bourses molles. Elles firent main basse sur la recette ; un maigre viatique ; pas de quoi alourdir les affaires entassées dans des sacs de marin ; claquer la porte de l'appartement jeter les clés ; sauter dans le dernier train ou presque, toujours un dernier train à prendre.

Les Chinchard appelèrent la police après avoir découvert, au petit matin, leur héritier faire des bulles dans son sang ; leur engeance survécut jusqu'au soir quand il mourut malgré l'attention du personnel hospitalier. Aïcha et Joséphine l'ignoraient persuadées d'avoir laissé l'infect mijoter dans son sang, la connaissance du trépas aurait renforcé leur décision de fuir au plus vite, ne les aurait pas soulagées des regrets d'avoir ôté une vie si elles en avaient eu : l'ignoble méritait le pire.

Soupçonnées d'avoir tué ; avoir tué sans intentionnalité, devoir tuer pour se protéger, le choix était impossible, après avoir quasiment mis à nu la masculinité de l'agresseur, la suite ne pouvait être que des coups mortels portés sans intention de la donner ; elles étaient recherchées pour être entendues, peut-être pourraient-elles renseigner sur les derniers instants passés avec le fils Chinchard, avaient-elles remarqué des individus louches, entendu des choses bizarres, constaté un comportement inhabituel chez Chinchard ? Cependant, elles avaient fui et leur fuite ressemblait à un aveu de culpabilité, comme à chaque fois dans l'imaginaire l'inconscient collectif les idées reçues, la fuite est un signe de culpabilité comme l'énervement la colère la nervosité le mensonge la mémoire défaillante indiquent la volonté de cacher quelque chose et tout le monde sait bien que seul·es les coupables ont quelque chose à cacher. Ainsi étaient-elles maintenant en première place sur la liste des suspect·es du meurtre du pépiniériste, puis l'autopsie vint modifier un peu la lourdeur de l'accusation, si la victime avait

bien été rouée de coups et presque émasculée elle était morte des suites d'une embolie pulmonaire provoquant un AVC dont elle ne se remet pas ; si, formellement, la mort n'était pas due aux coups, ils avaient bien aidé, maintenant elles seraient accusées de coups entraînant la mort sans intention de la donner, homicide involontaire. Les recherches restées vaines, leurs identités furent inscrites dans le fichier national et envoyées sur le réseau de la police nationale.

Joséphine était envahie d'une fatigue enveloppante ouateuse ; elle repensait aux jours précédents, le changement d'apparence, les cheveux coupés teints en blond, pour les vêtements il n'y avait pas grand-chose à faire, éviter d'attirer l'attention, à la réflexion les cheveux blonds semblaient contradictoires, alors elles avaient repris leur couleur naturelle, enfin, elles détruisirent leurs téléphones portables pour se couper du monde, de leur famille, elles n'avaient pas le choix ; Aïcha louchait de fatigue devant les champs épuisés le long de la voie ferrée. A Marseille, elles se demandèrent ce qu'elles faisaient là ; depuis l'esplanade Saint-Charles miroitait la Méditerranée à l'ouest ; un cul-de-sac.

Elles décidèrent d'aller au nord, de fuir, et quand elles lurent dans *le Midi libre* le fait divers de la mort de l'infâme, le choc fut rude, dévastées tremblantes, impossible de digérer la conséquence de leur action de s'avouer être devenues des criminelles, à cause d'un homicide en réaction à l'agression du fils Chinchard, légitime défense jamais reconnue. Leur disparition devenait obligatoire ; à Anvers, Rotterdam, Inverness, Lerwick aux îles Shetland. A Paris où elles ne feraient que passer, vite sans laisser de trace, elles devaient quitter la gare de Lyon pour aller gare du Nord ; elles étaient perdues devant le plan du métro, pensèrent que marcher leur ferait du bien, se mirent en route leurs sacs cisailant les épaules depuis les boulevards Beaumarchais et Filles-du-Calvaire jusqu'à la place de la République où elles firent une pause pour se soulager le

dos. Des travaux partout, pas un bout de trottoir libre, pas une rue tranquille au revêtement sans cicatrice, des trous en formation où s'enterraient les câbles et les canalisations, de Montpellier à Paris, c'était pareil, des trous partout, des trottoirs béants, les pavés retirés l'asphalte percé soulevé remplacé ; le pays prenait des airs de développement tardif, il fallait tout refaire reconstruire des constructions temporaires constituées de ponts de passerelles de plateformes d'échafaudages habillé-es de toiles tendues déchirées çà et là par les intempéries pour cacher les ravalements et les rénovations de façade ; une nation faisait peau neuve grimaçante grinçante hurlante. Au début du boulevard Saint-Martin, elles furent attirées par la rue René-Boulanger sans autre raison que de s'éloigner du bruit de la circulation ; sur les trottoirs d'immenses sacs en toile munis de courroies semblables à d'immenses sacs à dos remplis de terre de sable de gravas obligeaient les passantes à emprunter la chaussée, plus d'une fois les deux femmes sursautèrent tremblèrent au passage des quatre-roues des deux-roues klaxonnant.

Elle était quatorze heures, elles avaient faim soif, marre de devoir surveiller ce qui pouvait arriver par-dérrière sur les côtés devant sans trêve, elles s'accordèrent une pause à la terrasse du bistro du théâtre de la Renaissance. Deux pintes de bière un croque-monsieur une omelette, leur voisin de table salua un Monsieur Moritz qui se levait, Bonne douche, engagea la conversation avec les commentaires habituels sur la qualité de la nourriture la fraîcheur de la bière l'emplacement idéal pour observer les allées et venues porte Saint-Martin. Je suis Sauveur, il s'exprimait avec l'accent du Sud, un timbre de voix de basse, ex-gendarme corse (réaction de recul des deux femmes qui ne lui échappa pas) à la retraite (soulagement), arrivé de Saint-Florent il y avait plus de cinq ans maintenant, Mais je connaissais déjà Paris, j'y avais été muté dans ma jeunesse, planton à l'Elysée, oui m'dames, chez le Près', une

dizaine d'années à Paris puis retour sur mon île, plus tard j'en ai eu assez du maquis où la lumière ne perce pas, assez de braconner dans les rivières et les torrents au-dessus de Bastia, plus de famille sans lien, me voilà. Aïcha et Joséphine l'écoutaient raconter sa vie en Corse qui partait petit à petit en morceaux qu'il ne tentait pas de retenir ; la demande de retraite, le départ pour la métropole, l'arrivée à Marseille, trop proche de son île, la remontée vers le Nord jusqu'à Paris, la découverte du quartier Strasbourg-Saint-Denis, la vie de mille existences mille couleurs mille origines mille langues mille amitiés gagnées de mille grivèleries mille larcins arnaques escroqueries prostitutions violences. Joséphine dodelinait, de temps en temps lourde de fatigue elle piquait du nez sursautait relevait la tête, Aïcha louchait de lassitude, la rue était floue les gens étaient flous, la fatigue lui tournait la tête ; Sauveur les prit par la main pour traverser la rue jusqu'à l'hôtel *Ariane*. Elles se laissèrent guider, oublieuses de leur volonté de ne pas s'attarder à Paris.

Paris X^e, porte Saint-Martin, rue René-Boulanger, derrière le théâtre de la Renaissance. Six étages en comptant les chiens assis, une façade aux carreaux verts et rose à l'éclat passé depuis longtemps. Elles s'installèrent dans le petit salon à côté de la réception le temps de reprendre des forces ; Vous y serez tranquilles, dit Sauveur avant de ressortir sans leur laisser l'occasion de le remercier, somnolentes elles se laissèrent aller. A leur réveil, la nuit était tombée, personne ne semblait s'intéresser à elles, elle y avait des allées et venues, des portes refermées des appels des lumières allumées d'autres éteintes ; puis Bart Jomercq passa la tête, Vous êtes réveillées, ça va mieux ? Joséphine et Aïcha se levèrent d'un bond, confuses cherchant les mots pour expliquer leur présence, il les interrompit, Ça va, tout va bien, j'espère que vous êtes reposées, vous avez faim ? Elles se laissèrent retomber sur le canapé, leur soulagement ne passa pas inaperçu, Jomercq ajouta, Donc, vous avez faim, suivez-moi ; elles attrapèrent leurs sacs, il leur

sourit, Laissez-les là, ça ne risque rien, suivez-moi ; ce qu'elles firent intimidées soulagées inquiètes un peu, plus tard repues épuisées incapables de repartir ; plus tard logées dans une petite pièce à un lit à peine d'enfant où elles se serreraient au sixième et dernier étage, même pas une chambre plutôt un cagibi aménagé à la va-vite, un papier mural fleuri dans les tons vert et jaune tentait de l'égayer.

Toutes les trois semaines, je retenais une chambre pour deux nuits à l'hôtel *Ariane* ; à deux cents mètres de chez moi. Le premier jour j'observais, le deuxième, je questionnais prenais des notes, le troisième au matin je rentrais auprès de mon épouse enceinte ; le troisième jour j'embrassais mon épouse puis mettais de l'ordre dans mes notes ; le troisième jour j'écrivais. Je m'étais mis d'accord avec Jomercq pour qu'il me gardât une chambre malgré l'inconvénient de sacrifier deux nuitées par mois ; il arriva qu'il dût gérer les désagréments du déménagement de client-es pour me faire de la place ; nous nous étions mis d'accord pour que je racontasse la vie de son établissement ; à part les habitué-es, pas grand monde ne venait à l'hôtel *Ariane*.

A peine la porte franchie, il était tôt, vers huit heures trente, Marcillac m'avait apostrophé, Eh tonton (il appelait tout le monde tonton, sauf les femmes, il leur adressait rarement la parole sauf cas de force majeure), ça te dirait une petite partie d'échecs ? Les échecs, c'étaient pas mon truc, mais alors pas du tout, alors que pour Marcillac ils représentaient une philosophie de vie, la sienne en tout cas, débutée à Florac-Trois-Rivières ; depuis, il recherchait des adversaires à mater aux échecs, c'était ça sa philosophie de vie, filer des branlées à tout le monde aux échecs sauf à Ambroise, le vieux Juif aurait été un maître dans son enfance que cela n'eût pas étonné tant il jouait avec concentration détermination calme insupportable pour Marcillac, qui en perdait tous ses moyens ; c'était pourquoi il voulait jouer contre moi, se refaire la fraise, comme il disait, en se payant ma

chique. Très peu pour moi, et de toute façon j'étais là pour écrire pas pour jouer ; je ne jouais plus depuis longtemps ; l'écriture n'est pas un jeu ; l'écriture est un engagement. Ce furent plus ou moins les mots pour justifier mon refus à la proposition ludique de Marcillac ; Les échecs ne sont pas un jeu, les échecs sont un engagement ; ce furent plus ou moins les mots de sa réponse. Peut-être bien, je n'avais qu'une envie, monter dans ma chambre, ouvrir mon ordinateur ; et puis, ben et puis, quoi.

Dans l'escalier l'odeur d'encaustique m'enchantait, elle sous-entendait un entretien assidu et un amour pour le bois, j'aimais ses effluves particuliers qui me rappelaient l'école de mon enfance ; je me souvenais du jour de la semaine où une employée de la mairie passait de l'encaustique sur les boiseries, je ne manquais jamais ce jour, je la suivais dans sa tâche les narines ouvertes, je contemplais mon reflet dans la cire, glissais sur les parquets de la mairie et de la salle où se tenait l'école. ma première classe, en ce temps-là à la campagne il n'y avait souvent qu'une seule classe, donc, un ou une institutrice, pour les enfants du village de tous les âges, jusqu'au certifié ; chaque semaine j'emboîtais le pas de l'employée de la mairie qui encaustiquait les boiseries, je la suivais dans sa tâche les narines ouvertes, je regardais mon reflet dans la cire, glissais sur les parquets de la mairie et de la salle où se tenait l'école. Je dus me faire petit pour céder le passage à deux jeunes inconnues qui me rendirent à peine mon bonjour et mon sourire ; impossible de deviner qu'elles seraient bientôt des personnages romanesques ; impossible de deviner qu'elles l'étaient déjà.

Je m'installai dans la chambre, posai la sacoche de l'ordinateur sur la table poussée contre la fenêtre d'où j'apercevais de l'autre côté de la rue René-Boulanger la façade arrière du théâtre de la Renaissance avec les grandes ouvertures verticales par où les machinistes passaient les éléments de décor, l'escalier extérieur qui menait jusqu'au toit.

J'étais à ma table habituelle dans la salle à manger quand Jomercq s'assit en face de moi une tasse de café à la main ; je soupçonnais à son expression que j'allais devoir changer de chambre ; le changement m'ennuie, plus exactement il me désarçonne, et un écrivain désarçonné tombe vite de sa chaise ; les chaises avaient tendance à se dérober sous moi que j'aie enfilé mon costume d'écrivain ou celui de futur père. J'étais mal à l'aise, Jomercq s'en était rendu compte, il me tapota la main, Non, non, tu n'as pas besoin de changer de chambre, je lui étais reconnaissant, je pris la pose de l'attentif à ce qui va venir, ouvert à tout ; Jomercq ne devina pas que j'étais son obligé, nota ma concentration, Ambroise a un service à te demander, il n'ose pas t'en parler alors je le fais à sa place, Je t'écoute, dis-je, Bon, c'est assez simple en fait, il écrit en ce moment une sorte de biographie de sa mère et se demandait si tu pourrais y jeter un coup d'œil, l'aider à la mettre en forme, enfin l'aider à la rendre lisible, bien sûr, tu n'es pas obligé mais ça lui ferait plaisir d'avoir ton avis sur la question. J'étais déstabilisé, je m'attendais à tout sauf à ça, l'écrivain c'était supposé être moi, pas Ambroise, c'était moi qui écrivais sur les personnages de l'hôtel *Ariane*, pas Ambroise, c'était moi qui allais écrire sur Ambroise, pas lui même à travers sa mère, j'avais mes propres soucis avec mon écriture sans devoir en plus m'occuper de celle d'un débutant dont je craignais le pire et devoir le lui dire ; le temps m'était trop précieux pour le dispenser à autre chose que moi ; je m'entendis répondre, Avec plaisir, si je peux aider ; j'aurais bien botté les fesses de celui qui parlait ; je me serais bien botté les fesses. Jomercq eut un sourire de soulagement, me remercia m'avoua en se levant qu'il ne croyait pas que j'accepterais ; je ne lui étais plus du tout reconnaissant ; je lui en voulais d'avoir imaginé que j'étais bien trop préoccupé par mes petites affaires pour aider un voisin ; je m'en voulais de ne pas avoir eu la volonté de refuser d'aider un voisin. Que savais-je d'Ambroise et de sa mère ? rien, le paradoxe était là : mon projet consistait à écrire sur l'hôtel

Ariane et ses occupant·es, je ne m'étais pas imaginé devoir en aider un à écrire et qui sait se révéler meilleur écrivain que moi, devoir m'investir dans leur vie pour pouvoir la raconter ; c'était absurde, ma présence ici n'avait d'autre but que de m'immerger dans leur quotidien, le connaître le déchiffrer en tirant le matériau de l'écriture. J'en prenais conscience et me reprochais la peur de m'investir et de perdre. Jomercq, sans le savoir, venait de me rendre un grand service ; Jomercq m'avait fait prendre conscience de la distance à supprimer entre le sujet et l'objet. Votre obligé monseigneur ! Le cœur battant j'avalais mes deux œufs au plat, bavais du jaune sur le col de chemise sans trop y prêter attention ; de retour dans la chambre, je nettoyais la tache réticente ; j'aurais pu filer à la maison changer de chemise ; je restai à l'hôtel. Avec les événements du petit-déjeuner j'avais oublié de demander à Jomercq qui étaient les deux jeunes femmes croisées dans l'escalier. J'ouvris l'ordinateur, créai un nouveau dossier que j'intitulai « les Habitant·es de l'hôtel *Ariane* » ; premier mot première phrase premier point.

Paris, 1984, Bart Jomercq était gare Montparnasse (ne pas oublier de demander à Jomercq comment il était devenu propriétaire de l'hôtel), il pleuvait sur la tour luisante grise ; Marie trempée gardait sa beauté électrisante derrière les cheveux pendouillant ; elles s'embrassèrent ; il lui dit, Tu es toute mouillée, J'aurais pu me mettre à l'abri. Un train de banlieue après le métro une allée jusqu'au dixième et dernier étage d'un long bâtiment à la façade lézardée d'une longue avenue quasi déserte. Les jours et les mois chez Marie, Jomercq rencontra des hommes et des femmes, entendit des langues de passage, vit une couple d'hommes vasectomisés, des musiciens de jazz de reggae, Rachel ; après deux ans Jomercq la rejoignit à Toulon ; elle lui fit goûter son premier aïoli : un voyage pour rien, le temps de laisser refroidir leur deuxième ou troisième aïoli, Rachel l'avait largué ; à Toulon, Jomercq vit l'escadre de la Méditerranée, qui ne lui fit pas oublier Rachel repartie à Athènes ; il se fit la

remarque de n'avoir jamais vu de bâtiments de la marine nationale dans le port de Douarnenez ; il y avait des bateaux de pêche sur lesquels avaient embarqué grands-pères grands-oncles cousins ; à Douarnenez, les femmes et les filles de la famille avaient été des sardinières, elles avaient participé aux grèves du début du vingtième siècle, 1905, 1924 ; j'enregistrai le fichier (ne pas oublier de demander à Jomercq pourquoi il était devenu propriétaire de l'hôtel et de quoi il retournait avec la grève des sardinières) ; je me répétais.

De retour dans le lobby de l'hôtel, je m'assis feuilletai un journal remarquai un tableau derrière le comptoir représentant des pêcheurs dans une barque regardant un fou de Bassan plongeant sur un banc de sardines, à peine le temps de tourner la page des faits divers du *Midi libre* (dans l'Hérault un homme avait été retrouvé le crâne ouvert, à moitié nu dans une resserre de la pépinière familiale) Sauveur se joignait à moi pour passer le temps me raconter des histoires d'anguilles braconnées dans les rivières corses et grillées au feu de bois.

Je ne savais toujours pas qui étaient les deux jeunes femmes et par quel hasard elles descendaient l'escalier pendant que je le montais ; je les vis sortir de l'hôtel sans deviner que le hasard se nommait Sauveur, sans réfléchir je les suivis. Sauveur se vexa que je l'abandonnasse sans un mot.

Sur le trottoir, Joséphine et Aïcha hésitaient sur la direction à prendre, à gauche la rue René-Boulanger menait à la place de la République, à droite, passée la porte Saint-Martin, il y avait Strasbourg-Saint-Denis ; leur présence à Paris était due à un choix par défaut qui ne devait pas durer longtemps, elles avaient toujours en tête d'aller au nord, dépasser les frontières, fuir ; elles marchaient main dans la main, l'agitation et le brouhaha les étouffaient, leur curiosité était un muscle qui les faisait avancer ; elles avaient à peine de quoi tenir quelques jours avec l'argent de l'immonde Chinchard.

Je les pris en filature sans raison, quel intérêt ? Peut-être était-ce le voyeurisme de l'écrivain ? Sans les lâcher des yeux, je me cachais dans la foule ondoyante, un bruit de tôle froissée une sirène de police détournèrent mon attention, je les perdus de vue au début de la rue d'Aboukir ; que de temps gaspillé, je n'aurais pas dû quitter l'hôtel, je craignais à présent d'avoir raté quelque chose ; à mon retour Ambroise m'attendait.

Paris, novembre 1949, Arlette Singer accouchait d'un garçon dans une clinique du XVII^e arrondissement, derrière la place Clichy ; Ambroise (un mètre soixante-cinq, soixante-cinq kilos, soixante-treize ans, barbichette blanche, cheveux blancs ébouriffés, nez en patate escorté d'yeux en amande) voulait écrire l'histoire de sa mère, homosexuelle ouvrière syndicaliste dont la famille avait disparu pendant l'holocauste.

Nous étions assis dans le lobby, Ambroise parlait demandait ; j'acquiesçais décidé à accepter la proposition de Jomercq ; une proposition difficile à refuser dans l'intérêt de tout le monde.

Le vieux Singer semblait gêné se tortillait tirait sur les bouts de manche de sa chemise posait les mains sur les genoux croisait les bras reposait les mains sur les genoux se grattait le nez reniflait, enfin se décida, Comme disait mon maître Jacques-Pierre Saivre : Eh bien (il parlait comme ça mon maître) il était temps que ça arrive, il était temps d'y penser, il est temps de le faire, il nous répétait souvent cette phrase pendant ses cours d'Histoire au lycée Jacques-Decour ; j'ai adoré le maître, le regarder déambuler l'air inspiré dans les couloirs dans son costume bleu foncé à fines rayures grises des baskets blanches aux pieds nous sourire quand nous le croisions avant de replonger dans un de ses monologues incompréhensibles à peine un murmure ; j'ai aimé l'homme, il ressemblait à l'acteur Marcel Herrand, et moi qui n'avais pas de père je le pris pour modèle. Ambroise fit une pause, troublé d'en avoir tant dit sans encouragement de ma part ; craignant de m'avoir embarrassé, il reprit vite pour éviter la gêne s'installante entre nous, Donc, vous

êtes d'accord pour lire ce que je n'ose pas appeler un manuscrit ? Je fis oui de la tête et arrêtai de me demander qui était son maître Jacques-Pierre Saivre, la réponse viendrait le moment venu. On commence quand vous voulez, Dès que je serai prêt, pour l'instant, c'est à peine une ébauche, parler de manuscrit est exagéré, il y a encore tellement d'éléments que je dois collecter, de recherches à faire, je dois voir des personnes qui ont connu maman, s'il en reste, elles ont des histoires à raconter. Je hochais la tête, il paraissait chercher un prétexte pour retarder l'exécution de son projet, son abandon même. Je le comprenais, je maîtrisais bien les biais dilatoires le laisser-en-plan l'abandon la mise au rencart ; dieu que la procrastination était belle. Pas aujourd'hui, je m'étais persuadé que l'histoire de l'hôtel *Ariane* ne s'ajouterait pas à la liste de mes abandons.

Il est temps de déjeuner, me dit Ambroise ; j'avais faim, je le suivis dans la salle à manger où Aïcha et Joséphine étaient assises contre une fenêtre discutantes se tenant par la main, je ne les avais pas vues revenir. Je les regardais à la dérobée ; je n'osais pas m'imposer à leur table et leur demander de se raconter, en même temps, si je ne leur parlais pas comment pourrais-je connaître leur vie ; c'était absurde de rêver la vie de quelqu'un-e d'autre.

J'avais choisi de raconter les vies de l'hôtel *Ariane* quand celles des habitant-es de ma rue se jouaient tous les jours sous mes yeux, j'avais vu des accidents des tentatives désespérées pour ranimer des victimes de crise cardiaque, certaines nuits des fourgons funéraires se garaient sous mes fenêtres avant de repartir chargés de corps de personnes décédées de contaminations de causes inconnues, il y avait des agressions des arrestations des poursuites, des cris des larmes des crises ; pourtant j'avais choisi de raconter des vies presque immobiles.

Je regardais Aïcha et Joséphine et décidai d'attendre la fin du déjeuner avant de les aborder, elles me prirent au dépourvu sortantes sans un regard à peine quelques mots glissés à

Sauveur, doigt tendu vers l'ouest il replongea la cuillère dans le bol de crème de lentilles ; je les imaginai marchantes vers la place de la République. Jomercq ne savait rien d'elles, Va voir Sauveur, j'allai attendre dans le salon le temps qu'il enfournât le déjeuner dont il appréciait chaque bouchée ; Claire Jomercq était une grande cuisinière. J'en eus assez de trépigner dans l'attente du bon vouloir de Sauveur, marre, je remontai dans ma chambre, allumai l'ordinateur, attendis devant l'écran, je ne tenais pas en place. Je redescendis, dans l'escalier, je croisai Sauveur, Tu remontes ? il me regarda, Oui, pourquoi ? il m'avait dépassé de trois marches, me toisait, j'étais dépassé de trois marches, surplombé, je n'eus pas la force de lui demander de m'accompagner dans le salon et de répondre à quelques questions à propos d'Aïcha et Joséphine ; je le laissai s'éloigner.

Place de la République, elles s'étaient enlacées, soudain une forte poussée les envoya valdinguer, elles se relevèrent furieuses nez à nez avec deux filles et un garçon, qui leur crachèrent au visage une haine accompagnée d'invectives contre les goudounes les gouinasses les bouffe-gazon ; mal aux coudes mal aux genoux, couvertes d'injures, bousculées méprisées, elles endurèrent ce qu'elles n'avaient jamais enduré auparavant, peut-être n'avait-ce rien à voir avec l'endroit plutôt avec la connerie et l'intolérance ; plus tard plus loin, Aïcha et Joséphine se murmurèrent de toujours s'aimer, place de la Bastille, attablées en terrasse, devant deux pintes de bière, des gens partout, à pied à cheval à vélo en voiture dans les transports en commun ; petit à petit, elles oublièrent l'agression. A leur retour à l'hôtel, Jomercq leur demanda comment ça allait, elles hésitèrent, il en déduisit des problèmes sans deviner, comment l'aurait-il pu, la violence dont elles avaient été victimes. Mis au courant, il les pria de ne pas tirer de conclusion hâtive de ne pas mettre tout le monde dans le même sac, C'est pas de chance, nous ne sommes pas toustes comme ça, vous allez voir, il y a de tout à Paris, depuis l'aiguille à coudre dans une botte de

foin jusqu'à la voiture dans les embouteillages en passant malheureusement par des personnes méchantes intolérantes frustrées violentes. Il leur sourit, elles le remerciaient quand Sauveur pointa son nez, les prit par le bras et les entraîna de l'autre côté de la rue se faire offrir un verre.

Le lobby était désert, j'entendais Claire tenir une conversation au téléphone avec ses filles, il était question de leur frère parti à l'étranger participer à une manifestation contre elles ne savaient plus trop quoi, il participait toujours à une manifestation ou une autre, Claire raccrocha ; je la vis passer le bout du nez par l'entrebâillement me regarder presque deviner que je l'avais espionnée disparaître ; je l'entendis crier, Jomercq, où tu te caches ? Je remontai ouvris la fenêtre m'assis perdis mon temps à le regarder passer. Je murissais mon histoire ; je décidai de laisser courir les futurs protagonistes, d'en faire un résumé succinct quotidien puis de développer au calme chez moi ; solution de facilité ou décision sage de prendre du recul. Par la fenêtre ouverte, j'aperçus les deux filles attablées avec Sauveur la mine réjouie devant des verres de blanc (je notai le changement de boisson). Elles me donnaient soif. J'étais jaloux de Sauveur assis avec elles l'air décontracté de celui qui les connaît depuis toujours. Je l'écrivis aussitôt, Sauveur avait l'air satisfait de celui qui les connaît depuis longtemps ; satisfait décontracté toujours longtemps ? fallait choisir ; je fermai la fenêtre sortis sans avoir décidé.

Dans l'escalier, je croisai Claire, elle m'apostropha avec un rien de dureté dans le ton et le regard, Tiens, l'écrivain, vous travaillez aujourd'hui ou bien ? J'étais dépendant de la bonne volonté des patron-nes de l'hôtel de me loger, son attitude ne trompait pas, elle avait accepté à contrecœur de m'accueillir gratis dans la perspective hypothétique de l'édition du récit des vies et destins de l'hôtel ; je baissai la tête continuai la descente des marches dont chacune martelait la contrariété de Claire ; à l'étage une porte claqua.

Recueillir Joséphine et Aïcha s'inspirait de l'esprit des sœurs Loïselle, qui avaient caché pendant l'occupation une couple de femmes fuyantes les persécutions. Un jour, Claire dit à Bart, Figure-toi que les deux gamines sont lesbiennes, Comme Arlette, la mère d'Ambroise, et Margot, les protégées de Florence et Emilie Loïselle ? Oui, comme elles, C'est génial, enfin génial, c'est pas le mot juste, quelle coïncidence ; Claire et Bart ignoraient alors les raisons de la fuite d'Aïcha et Joséphine ignoraient même qu'elles étaient en fuite qu'en les hébergeant elles devenaient complices, l'auraient-elles su, cela n'aurait rien changé.

Le 16 juillet 1942, le jour se levait à peine, des policiers français poussaient hors des immeubles rue René-Boulanger des hommes des femmes des enfants juifs qu'ils entassaient dans des bus de la RATP. Florence Loïselle courut au 42, au deuxième étage de l'escalier B vivaient Margot Klein et Arlette Singer, elle les avertit du danger et les pressa de la suivre à l'hôtel où les deux femmes se cachèrent pendant toute la guerre ; bizarrement, les trois officiers de la Wehrmacht qui réquisitionnaient le premier étage ne découvrirent pas ou firent semblant de ne pas découvrir qu'Arlette et Margot se cachaient dans un chien assis du sixième étage du labyrinthique établissement ne laissant traîner derrière elles aucun fil. Inquiètes pour leurs familles, elles demandèrent aux sœurs Loïselle de se renseigner sur leur sort. Emilie et Florence tâchèrent le terrain auprès d'un officier de police habitué de l'hôtel sans rien tirer de rassurant, quelques jours plus tard, le même policier apporta la nouvelle que leurs familles étaient dans un camp de transit à Drancy d'où des trains partaient à destination de l'Allemagne et de la Pologne ; les parents frères sœurs de Margot et Arlette disparurent, englouti-es par la machine nazie.

Les deux femmes passaient leurs journées à se poser des questions sans réponse, à imaginer un ailleurs où elles retrouveraient leurs familles ; le plus souvent leurs journées

consistaient en une attention redoublée au moindre bruit aux légers pas dans l'escalier aux voix étouffées entendues à travers la cloison de leur cachette, la vie était sons ; parfois les sœurs Loïselle les autorisaient à faire quelques pas la nuit autour de l'hôtel pendant qu'elles faisaient le guet ; ces courtes promenades servaient d'exutoire à la frustration la peur la détresse ; de retour dans le cagibi, elles s'exploraient jusqu'à se connaître sur le bout des doigts.

Le quotidien de l'occupation consistait en une rengaine tournante à l'oppression de la quête de nourriture d'informations sur l'évolution de la guerre sur le sort des personnes disparues arrêtées par la police par la milice par la gestapo, sur ce que devenaient celles et ceux ayant rejoint la résistance. Florence et Emilie participaient à leur manière, discrète, elles laissaient des portes ouvertes pour écouter les discussions. Curieusement, l'hôtel ne fut jamais fouillé, peut-être grâce à la présence des trois officiers allemands ; l'idée s'était installée d'un havre de paix pour les client·es où elle ne serait venue à personne la pensée d'une couple de Juives lesbiennes cachées au dernier étage.

Vivre ensemble sans jamais s'éloigner, sauf pour les besoins intimes, aurait pu abîmer l'amour entre Margot et Arlette, il n'en fut rien, la promiscuité resserra leur attachement. Il arriva, pourtant, qu'elles crurent se perdre : une nuit, Arlette était descendue en catimini respirer l'air de la ville oublier un moment celui confiné du cagibi, elle flânait loin du quotidien sordide quand un bruit de bottes l'alerta de l'arrivée d'une patrouille de soldats allemands, elle détala cité Riverin, déboucha rue du Château-d'Eau, où elle reprit son souffle dans l'ombre d'une porte cochère, dans l'attente de l'apaisement des pulsations cardiaques frappantes les tympans la rendant sourde aux bruits nocturnes lugubres, à son retour à l'hôtel Margot l'attendait morte d'inquiétude ; quand Arlette apparut en haut de l'escalier, Margot se jeta dans ses bras pour éviter de la frapper ; elle y laissa reposer sa peur et sa colère.

Depuis le lobby, Marcillac me fit signe d'approcher, il ne me laissa pas le temps de m'asseoir, Si ça vous amuse, mon histoire pourrait vous intéresser, il avait entendu les échanges avec Jomercq et Ambroise, surpris les questions à propos d'Aïcha et Joséphine, il s'était dit que lui aussi méritait un chapitre dans l'histoire de l'hôtel *Ariane*. Je décidai de le laisser venir, peut-être après tout, songeais-je un brin méprisant, la vie d'un producteur de porcs pouvait être intéressante, tout n'était pas dans le débitage de la bête. Bien sûr, Marcillac, vous avez raison, décidons d'un moment libre pour nous deux, vous me raconterez alors. Marcillac se leva, ravi, me prit les mains dans les siennes, Vous allez voir, vous ne le regretterez pas. L'homme quitta le lobby content fier, j'imaginais le fond de sa pensée, Nous allons voir ce que nous allons voir, la vie d'éleveur de porcs mérite au moins un roman contant les vicissitudes du métier depuis la création de l'établissement jusqu'à la lutte contre les intermédiaires en passant par la manipulation des bêtes. J'anticipais le récit de Marcillac, je sortis, j'avais besoin de faire quelques pas.

A peine dehors je tombai sur Giselle, mon épouse, épatante dans une robe fuchsia de femme enceinte, son sac à main sur l'avant-bras, elle poussait le landau récemment acquis, elle me sourit, colla son gros ventre contre moi, m'embrassa, Mon ange, comment ça va ? ça avance ? nous trois ça avance bien, je l'embrassai en retour, j'avais presque oublié le goût sucré de ses lèvres j'eus un mal fou à m'en séparer, je saisis son visage, Ça avance, ça avance, je suis heureux de vous voir, tu t'entraînes ? elle éclata de rire, Oui, je m'entraîne, j' imagine le bonheur, je manquai défaillir devant le tableau de Giselle et du landau encore vide, je lui dis, Tu me donnes des forces pour continuer, je t'accompagne à la maison ? Non, je vais faire quelques courses pour demain, tu rentres bien demain ? Oui, demain, je pris le bout de ses doigts les serrai, je la regardai

s'éloigner ; mon cœur faisait des bonds, croiser Giselle m'avait rendu heureux redonné de l'espoir.

Des rues dans tous les sens, larges étroites des véhicules des millions de pas aux couleurs différentes des immeubles aux toits de zinc de tuiles de briques des balcons des terrasses du bruit des cris des odeurs écœurantes de gas-oil, Aïcha et Joséphine en avaient l'habitude, après tout Montpellier et Marseille sont de grandes métropoles situées au bord ou près de la mer, ici, elle n'y avait que la Seine ; patience et énergie elle en fallait pour s'orienter s'habituer au sentiment d'enfermement qui les avait saisies ; elles se dirent, Avec le temps nous y arriverons, avec un travail, ce serait plus facile, et puis on pourrait se faire un petit peu d'argent pour aller aux îles Shetland. Jomercq pourrait peut-être les aider ?

Je les vis de loin, je n'imaginais pas alors que leur vie deviendrait une partie importante de l'histoire de l'hôtel *Ariane*. Je tournais en rond, seize heures - dix-sept heures, je les passai dans la chambre à entrer dans l'ordinateur les épisodes de la journée les idées les réflexions entendues le programme du lendemain.

Derrière l'hôtel de ville, Joséphine et Aïcha descendirent sur les quais de la Seine, ce n'était pas la Méditerranée, un fleuve où flottaient les déchets d'une histoire où se reflétait la ville. Bras dessus bras dessous, elles prirent les quais jusqu'au port de la Bastille, ce n'était pas le Vieux-Port, un endroit certainement charmant, qui ne valait cependant pas la nostalgie du Sud de sa lumière de ses parfums de la douceur de l'air. Aïcha déposa un gros baiser sur les lèvres de Joséphine, personne ne prêta attention à son geste ; Jomercq avait raison, elle était possible d'être invisible dans Paris. Quand elles passèrent les portes de l'hôtel dix-neuf heures trente sonnaient à l'horloge ; dix-neuf heures trente, le temps de prendre une douche un léger repos puis dîner.

Claire et Bart s'affairaient entre la cuisine et la salle à manger quand leur fils fit son entrée ; Nicolas déposa un baiser dans le cou de sa mère serra le biceps droit de son père, Mais qu'est-ce que tu fais là ? demanda Claire, ça fait bien quinze jours que tu as disparu, J'étais en Italie, sur l'île de Gorgone, en face de Livourne, visiter la colonie pénitentiaire, Tu n'as pas prévenu, Si, bien sûr, Tes sœurs nous ont dit que tu étais en Allemagne, Ben, j'y étais avant, c'est à elles que vous devez vous en prendre, ajouta-t-il d'un ton agressif, pas à moi, Personne ne s'en prend à toi, coupa Jomercq, nous nous faisons du souci, c'est tout, D'accord, répondit le radouci, pardon, il serra Claire contre son cœur, je vous raconterai, je suis content d'être là. Je le vis entre sa mère et son père, souriant, je le saluai d'un signe de tête auquel il répondit ; si j'avais été au courant de son voyage sur l'île de Gorgone je l'aurais questionné ; je ne connaissais pas ses allées et venues, pour l'instant.

Giselle Pierre, née en 1992 à Blauzac, dans le Gard, replia le landau le remisa dans le petit placard où elle entreposait les articles de ménage rangea les courses décapsula une bière but une première fois à la bouteille avant de remplir un verre ; elle appréciait le houblon se refrénait depuis le début de sa grossesse. Giselle sourit en repensant à notre rencontre devant l'hôtel *Ariane* s'imaginant que je devais croire à un concours de circonstances nous ayant mis nez à nez extrapolant sur le hasard d'une rencontre inévitable entre deux personnes liées par un inconscient commun par un partage génétique par la procréation. La lumière du smartphone éclairait le visage de Giselle en contrejour, le chiffre 1 dans une petite bulle rouge l'avertit d'une présence en ligne sur Messenger, elle ouvrit l'application, l'avatar de Victor lui envoyait des baisers, son cœur accéléra quand elle répondit, Moi aussi, regrettante aussitôt tenaillée par sa conscience, l'échange des cœurs ardents entre son avatar et le sien pour virtuel qu'il fût ressemblait à une trahison, était-il possible de continuer sans blesser. Giselle avala

d'un trait le fond de bière, Dans quel embarras je me suis mise, elle repoussa le téléphone incapable de décider de l'attitude à adopter ; elle aurait dû arrêter les frais avec Victor, si seulement elle en était capable, essayait de se réconforter en pensant que son amour pour moi n'avait pas besoin de preuves autres que notre vie commune notre descendance en gestation, peut-être n'y avait-il aucun mal à entretenir une relation virtuelle avec Victor, persuadée qu'elles ne se rencontreraient jamais en chair et en os, même si parfois la perspective la faisait rougir. Epistolaire, notre relation est épistolaire, il n'y a que la grâce des mots entre nous pas de relation charnelle débridée honteuse ; les excès d'une relation sexuelle débordante sont une caricature plus proche de la maladie mentale que de l'acte d'amour dont je devrais avoir honte si Alfred venait à la découvrir. Tant que le secret le restait, il n'existait pas. Elle sentit la faim grandir dans son ventre où murissait une nouvelle génération, dans la cuisine elle ouvrit une boîte de choucroute y plongea une fourchette l'engouffra froide, ensuite elle mélangea un yaourt avec de la crème fraîche arrosé de miel, elle rota s'assit sur le canapé le regard éteint.

A l'heure du dîner, j'étais le premier dans la salle à manger, j'avais toute latitude pour choisir ma place, ce que je fis ; je dépliais d'un geste machinal la serviette quand Sauveur fit son entrée, l'air enjoué, il s'assit en face de moi, J'ai vu votre dame cette après-midi, Moi aussi, je l'ai vue, son sourire disparut le temps de décider si je me foutais de lui, il dut penser que non, sourire renforcé, On peut dire qu'elle est bien enceinte (je me détendis, elle n'y avait aucune malice en lui). Il me demanda si j'avais vu les gisquettes, je mis du temps à comprendre, Aïcha et Joséphine ? Oui, oui, Aïcha et Joséphine, Non, je ne les ai pas vues depuis le début de l'après-midi, Pas grave, elles vont bien finir par se montrer, je leur ai peut-être trouvé du boulot, Ah bon, elles cherchent du travail, Ben, comme tout le monde, l'autre jour, je leur ai demandé ce qu'elles faisaient et elles m'ont

répondu rien, j'en ai déduit qu'elles cherchaient du travail, alors, je leur en ai trouvé, Ouais, cool, je regrettai aussitôt le vocabulaire employé moi qui me battais contre les facilités de langage, les raccourcis paresseux, il me fit un clin d'œil, Ouais, cool. Se foutait-il de moi ? aucun intérêt de chercher à savoir, après tout, ça n'avait aucune importance, je le vis se rembrunir, serait-il vexé que je ne lui demandasse pas en quoi consistait le boulot, il me devança, Je leur ai trouvé un travail de manutentionnaires à la boutique Rayon d'Or, place de la République, bagages sacs accessoires cuirs similis. Il était fier de lui, j'ignorais pourquoi, plus tard je l'entendis l'annoncer à toutes les occupant-es de l'hôtel, j'avais été le premier témoin de sa fierté. Aïcha et Joséphine prendraient-elles le travail ? il était à supposer que oui ; tout le monde a besoin de travailler, pour paraphraser Molière, Il ne faut pas vivre pour travailler mais travailler pour vivre.

Jomercq regardait la salle à manger se désespérait de la place perdue, il nous aurait bien toutes réunies autour de deux tables et gardées les autres pour la clientèle extérieure ; Sauveur et moi en occupons une, Marcillac une autre, Ambroise encore une autre, une quatrième avec les deux femmes contre la fenêtre. Toutes les deux ou trois minutes, Marcillac se penchait vers Ambroise, qui souriait, de là où j'étais il était difficile de deviner le sujet de leur conversation, pourtant à un moment j'entendis le vieux Juif dire, Je suis athée, Marcillac, Bah alors, il n'y a pas de problème, Ambroise faisait oui oui ; Sauveur mimait des mots en direction d'Aïcha et Joséphine, elles lui souriaient, je n'étais pas sûr qu'elles déchiffraient les grimaces de Sauveur ; trois hommes se présentèrent à la porte de la salle à manger-restaurant de l'hôtel, Jomercq se précipita, Allons, c'est pas si mal, il les accueillit avec un grand sourire ; dans son regard se lisait la satisfaction que ma présence fût compensée par trois couverts payants ; je devenais parano ; il restait une table libre, Nicolas s'y assit, posa une assiette de charcuterie, un

verre un pichet de rouge ; je lui enviais son habileté à tout porter sans rien renverser regrettais le choix d'une triste salade jalouse des pâtés saucissons saucisses sèches jambon fumé ; Nicolas surprit mon regard, C'est pas sur la carte ; je jalousais le passe-droit du fils de la maison oubliant à quel point je profitais des largesses de ses parents.

Nous nous retrouvâmes dans le lobby ; Marcillac alluma la télé, sa luminosité hypnotique ; je regardais à la dérobée les paires d'yeux écarquillés. Sauveur se leva, fit signe aux filles de le rejoindre, il leur avait trouvé un travail sans les prévenir allait leur annoncer la bonne nouvelle ; était-ce une bonne nouvelle ? allez savoir, les filles se sentiraient peut-être mises devant le fait accompli et le prendraient ainsi ; à mon tour je me levai, C'est pas tout, mais j'ai du travail, bon ben, bonne fin de soirée, des hochements de tête me répondirent, A plus tard alors, Oui oui muets, Salut, bonne nuit, Vous aussi ; j'ai du mal à dire au revoir.

Dans la chambre, je tournais en rond devant l'ordinateur, à un moment j'imitais l'accent de Marcillac, puis je tapotais le clavier ; je me faisais rire tout seul, une pensée s'échappa, si je suis Marcillac, qu'a été ma vie ? je riais plus fort puis plus du tout, je tenais là une piste, entrer dans la peau de mes personnages ; je maîtrisais à peine les rudiments de psychologie des rapports humains, mais patiemment, avec beaucoup d'observation, j'étais sûr de réussir à les comprendre, la croyance était ancrée en moi. Il me tardait d'entendre Marcillac raconter sa vie d'éleveur de porcs à Florac-Trois-Rivières ; impatient d'être à demain, je me couchai, fermai les yeux dans l'attente du sommeil un pont d'inconscience jusqu'au réveil ; un pont parcouru de rêves de soues vides résonnantes des plaintes de gorets éloignés de leur mère ; le vertige en haut de la falaise au-dessus de Florac-Trois-Rivières ; des explosions de lumières derrière les nuages zébrés d'éclairs. Le tonnerre grondant les vents violents la tornade s'abattaient sur ma tête, je me réveillai un goût de métal dans la bouche poursuivi par l'idée amère que j'abandonnais

Giselle à une solitude malvenue en cette période de grossesse. La métaphore des gorets me foutait très mal à l'aise, manquerais plus qu'ils fussent égorgés après la fin du rêve. Je descendis prendre le petit-déjeuner ; la mauvaise conscience me laissait maintenant en paix sachant que bientôt je serais de retour dans le giron de Giselle.

Joséphine et Aïcha étaient assises à la même table près de la fenêtre. Il était tôt, peut-être sept heures et quelque. Elles me sourirent, j'en fis autant, elles avaient choisi d'accepter l'offre de travail et se préparaient à y aller, Nous avons un travail peut-être, c'est merveilleux, Peut-être, je répondis, Oui, c'est merveilleux. Elles paraissaient heureuses replongeant leurs cuillères dans leurs tasses beurrantes leurs toasts. Claire fit son apparition, Tout va comme vous voulez ? C'est parfait, répondirent-elles, Et vous, Alfred, vous prenez quoi ? Un double café noir, s'il vous plait. L'attitude de Claire à mon égard avait changé, elle s'était résignée à accepter l'accord entre Jomercq et moi, après tout, si Bart avait trouvé là un moyen de ressusciter l'histoire de la lutte des ouvrières des conserveries de Douarnenez et de la vie de l'hôtel pendant l'occupation, ça valait bien deux nuitées gratos. Cependant, la pensée de mon incapacité à tenir la distance et à écrire la vie de leurs aïeules ne la quittait pas, après tout, je n'étais rien, un écrivain plus qu'un écrivain.

L'idée de la clientèle quittante l'hôtel sans payer la préoccupait, la pensée égoïste de ne s'intéresser qu'à la rentabilité la déprima, qu'en penseraient leurs lointaines parentes qui s'étaient battues pour de meilleures conditions de travail, l'égalité entre les hommes et les femmes, que penseraient-elles de sa mesquinerie ? Claire se détendit, je pouvais bien rester deux nuits sans que cela ruinât les finances de l'hôtel ; la prochaine fois qu'elle me croiserait elle me sourirait d'un sourire si sincère que je comprendrais son intention sa nouvelle attitude envers moi.